L'IDENTITE DE FIN DE CURE, ENTRE EXIL ET ERRANCE

Propos sur *Les marques d'une psychanalyse*

Toulouse, Ombres Blanches, le 17/06/2016

Dominique Marin

Au beau milieu du livre de Luis Izcovich, à la page 171, nous pouvons lire ceci : « Dans un colloque, un analyste lacanien - remarquons que ce signifiant peut recouvrir des choses forts diverses - m'interrogeait : "mais finalement vous, dans votre exil, vous devez avoir une expérience de l'errance ?" Justement, c'est dans l'écart entre les deux, entre exil et errance, que se dessine la psychanalyse. » Luis Izcovich avance pas à pas afin de brosser avec précision les traits qu'une psychanalyse dessine et les marques que ce faisant elle dépose pour celui qui mène l'expérience jusqu'au bout.

Il est rare que Luis Izcovich rapporte une anecdote personnelle, celle-ci est la seule, je crois bien, de tout l'ouvrage. Et pas des moindres. Lire Luis Izcovich est toujours un plaisir vivifiant pour l'esprit, l'entendre parler un régal augmenté par cet accent « argentiné », si je peux me permettre ce néologisme, que porte sa voix. Une voix marquée par l'exil où se vérifie, comme le soutient le chapitre auquel je me réfère, « Identité et séparation », que l'exilé demeure attaché à un choix qui ne va ni sans l'Autre ni sans le maintien d'une identité propre, au contraire de l'errant qui récuse toute forme d'inscription dans un lien social et toute forme d'identité.

L'identité est au cœur des questions de cet ouvrage qui porte d'une façon très… marquée, la présence de son auteur, son énonciation. L'emploi de la première personne du singulier n'est pas si courant dans les ouvrages de psychanalyse, du moins pas de la façon dont en use Luis Iscovich. Que mes propos ne vous égarent pas, Luis ne raconte pas sa vie. Il s'agit d'un ouvrage théorique qui veut rendre compte de l'expérience du processus analytique et des transformations qu'elle opère. Le débat théorique qu'il y mène n'est pas le produit d'une froide réflexion mais le fruit d'un désir épistémique pour ne pas dire d'un goût épistémique très fort. Ainsi, use-t-il du « Je » pour souligner une proposition qu'il avance, une question théorique qui lui semble plus importante qu'une autre, voire qu'il préfère. Un livre qui porte l'empreinte de l'engagement théorique de son auteur.

Car il vaut mieux, en effet, être bien décidé, c'est-à-dire, accepter de se faire la dupe de la structure pour ne pas errer dans la vertigineuse question à laquelle répond ce livre : En quoi une psychanalyse rend le sujet qui s'y soumet jusqu'au bout différent de tout autre ? Freud employait le terme de psychanalysé pour soutenir l'idée que l'analysé n'est pas un sujet comme tout le monde dans la mesure où il a perdu son innocence. Innocence au regard du savoir.

Luis Izcovich défend un au-delà de l'innocence freudienne en soutenant qu'il s'agit d'une transformation inédite pour celui dont nous n'avons pas de nom. En effet, dans notre communauté nous n'avons pas d'autre nom pour qualifier celui qui a fait et terminé une psychanalyse sinon celui de psychanalyste. Le terme freudien de psychanalysé n'est pas très populaire dans notre milieu car il présuppose que le sujet subit plus ou moins passivement le processus psychanalytique, qu'il en serait l'objet. C'est ce que veut croire quelqu'un de peu averti sur la psychanalyse lorsque vous lui dites que vous êtes psychanalyste : « Alors si je parle, vous allez me psychanalyser ? » Avec Lacan, nous avons appris que celui qui psychanalyse, soit celui qui parle, associe et travaille, c'est le sujet en analyse, soit le psychanalysant comme il préfère le nommer. A l'analyste reviennent l'acte et l'interprétation qui permettent de soutenir le travail de l'analysant. Avec Luis Izcovich nous apprenons à considérer « l'affinité du sujet (analysant) avec l'acte » (p. 272), sans laquelle la fin véritable d'une cure ne peut pas seulement être envisagée. Analysant et analyste ont ce point en partage : l'acte analytique comme moyen de la cure et pas seulement comme visée.

Un des points, qui m'a beaucoup intéressé dans ce livre, concerne le processus analytique dans sa structure de discours, soit de lien social, opérant au point de jonction entre le désir de l'analysant et le désir de l'analyste. Ainsi, pour éclairer ce qu'ailleurs Lacan évoque comme nécessaire affinité entre l'analysant et l'analyste, Luis Izcovich met l'accent sur le couple analysant-analyste au niveau du symptôme. Si certaines cures ne parviennent pas à trouver un terme logique, ce n'est pas toujours en raison d'un manque de compétence de l'analyste ou de l'analysant mais à cause d'un défaut d'affinité de l'analyste avec le symptôme de l'analysant. C'est dire l'importance nodale que prête l'auteur à la fonction du symptôme.

En effet, un des axes de cette œuvre passe par les différentes conceptions du symptôme selon l'orientation des analystes. Luis Izcovich le montre avec précision en prenant son départ chez Freud pour qui la notion du symptôme a évolué. Le symptôme a d'abord été conçu comme intégralement déchiffrable répondant ainsi, il faut le noter, à la demande initiale de toute demande d'entrée en analyse. Toute cure s'engage avec l'espoir qu'un symptôme veut dire quelque chose et que le psychanalyste est censé pouvoir lui donner un sens. Après 1920, et au vu des difficultés à terminer ses analyses, Freud en vient à relever que le symptôme résiste parce qu'il est jouissance. C'est la thèse soutenue en 1926, dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse* : signe et substitut d'une jouissance en défaut. Luis Izcovich ne manque de pas de s'arrêter sur le caractère nécessaire du symptôme relevé par Lacan pour lui donner tout son poids. Pour ce faire, il propose plusieurs voies d'accès. L'architecture de son livre en donne une juste idée.

Son ouvrage se compose de cinq chapitres, tous aussi importants les uns que les autres : *La marque du temps* dans la cure, *La marque du symptôme* à l'entrée mais aussi à la fin de la cure, *La marque de l'interprétation*, jusqu'à *La marque du désir de l'analyste*, dernière grande partie. Sans oublier l'avant dernière, *La marque efficace*, celle qui concerne le point visé par son propos. Chaque partie est elle-même composée de quatre ou cinq sous chapitre eux-mêmes divisés en parties, au total plus de cent ! C'est dire combien l'architecture de l'ouvrage est pesée et pensée. L'emploi du singulier pour désigner *La marque*, *du te*mps, *du symptôme*…, tient à la teneur du débat auquel Luis Izcovich invite son lecteur : *Les marques d'une psychanalyse* a priori multiples convergent à faire émerger la marque singulière du sujet conduit au terme du processus. Une des voies empruntées par Luis Izcovich, peut-être la plus exploitée, passe par les conceptions du symptôme.

Si le symptôme se définit donc comme une nécessité, soit une solution pour le sujet afin de traiter l'énigme du désir de l'Autre impliqué dans sa rencontre avec la jouissance traumatique, Luis Izcovich ne manque pas de relever que les postions analytiques peuvent radicalement diverger. Il le montre avec Winnicott et sa tendance à laisser espérer une rencontre avec un objet de désir adéquat, ainsi qu'avec Ferenczi et sa volonté de réparer la mauvaise rencontre de départ. Luis nous le rappelle, l'avenir de la psychanalyse tient à la place que nous accordons au dire de Freud que Lacan a déduit de son œuvre : il n'y a pas de rapport sexuel qui puisse s'écrire. Le sujet est en défaut de complétude, il n'a pas d'objet naturel. Ce

qui désespère tout analysant et lui fait sans cesse se demander à propos de son partenaire amoureux : est-ce le bon ou pas ? Puisqu'il n'y a pas de répondant adéquat au désir peut-on considérer que n'importe quel objet pourrait convenir au désir pour le leurrer ? Un bon smartphone ferait tout aussi bien l'affaire ? Sur cette question que Luis Izcovich ne pose pas en des termes aussi triviaux, son livre soutient une thèse forte en réinterprétant ce que Freud qualifiait de désir indestructible. En empruntant diverses argumentations qu'il m'est impossible de seulement recenser en quelques lignes, Luis Izcovich démontre que le savoir inconscient oriente la recherche de jouissance dont le sujet subit la passion à son insu. C'est parce qu'il y a une marque de jouissance initiale que le désir inconscient est orienté pour ne pas dire déterminé. La répétition y trouve sa source. C'est ce savoir inconscient qu'une cure doit mettre à jour dans son rapport à la jouissance. Par une démonstration complexe et lumineuse, Luis Izcovich examine tout au long de son livre, et comme je l'ai dit par diverses voies, le sort de cette marque de jouissance initiale provenant du trauma. En reprenant par exemple la phobie du petit Hans de Freud relu par Lacan, Luis Izcovich démontre que le traumatisme laisse une marque à double face pour le sujet qui y consent. D'un côté, la marque comme trace de l'intrusion d'une jouissance inédite dans le corps, (première érection éprouvée par Hans comme étrangère). Luis Izcovich exploite la thèse de Lacan sur le symptôme comme évènement de corps. D'un autre côté, la marque comme manque de l'objet adéquat de satisfaction dans l'Autre.

Comme il l'a fait concernant la nécessité du symptôme, Luis Izcovich met la gomme pour rendre compte de la nécessité de la répétition. Nécessité liée à celle du symptôme et au cadre de la cure. Sur ce thème de la nécessité de la répétition dans la cure, Luis Izcovich se penche avec beaucoup d'originalité en situant le processus comme je l'indiquais au niveau du désir de l'analyste définit par Lacan comme désir d'obtenir la différence absolue. Ainsi, fait-il par exemple valoir combien la notion d'analyste symptôme diffère de l'analyste comme objet cause du désir car l'analyste, comme partenaire symptôme de l'analysant, concerne et convoque frontalement la question de la jouissance impossible.

En espérant ne pas écraser la pointe de la thèse soutenue tout au long de son livre, je dirais que l'opération analytique décrite par Luis Izcovich vise à donner sa pleine consistance à la marque initiale, une consistance inédite. Nouvelle consistance de n'être plus à double face : la marque de jouissance devient par

l'issue de la cure, l'identité la plus assurée du sujet, réelle dans la mesure où l'analysant a effectivement consommé en acte sa séparation avec l'Autre comme lieu de l'objet adéquat qui n'existe pas. Là où il y avait seulement la marque du symptôme comme événement de corps, le sujet doit advenir lui-même comme pur évènement, c'est-à-dire différence absolue qui ne va pas sans la marque du désir de l'analyste. Si celui qui a mené l'expérience de sa cure jusqu'à son terme n'est plus innocent, ce n'est pas seulement pour avoir croqué le fruit défendu du savoir inter-dit, entre les dits, savoir inconscient mis à jour durant le long travail de déchiffrage de la cure, mais parce qu'il a acquis un nouveau savoir, un savoir-faire inédit avec la différence absolue qu'il est et qui n'est pas à lire.

Les marques d'une psychanalyse.
Présentation du livre de Luis Izcovich à Ombres Blanches
Vendredi 17 juin 2016, 20 h 30.

Luis Izcovich est psychiatre et psychanalyste à Paris. Il a créé en 2015 une maison d'édition, les Editions Stylus. Le *stylus*, en latin, c'est le style, le poinçon pour écrire, l'instrument qui d'un côté sert à écrire, de l'autre à effacer ; de là, l'expression *vertere stilum*, raturer. *Stilus* est aussi à l'origine la manière d'écrire et comme le disait Cicéron : « *Stilus optimus et praestantissimus dicendi effector ac magister* », « la plume est le meilleur et le plus éminent des artisans et maîtres du bien-dire ».

Les éditions Stylus comportent trois collections, la collection « Ressources » où est déjà paru le livre d'Anita Izcovich *Le femme, la lettre et l'image*, la collection « Belle plume » où va paraître le livre d'Albert Nguyên *La perdi(c)tion de Georges Bataille* (le titre faisant résonner Bataille entre perdition et père-diction), et la collection « Nouages » où est publié le livre de Luis Izcovich *Les marques d'une psychanalyse*.

Ce livre de Luis Izcovich marque et marquera à coup sûr la psychanalyse. Il la marque et la marquera de son stylus, de son style. Et c'est bien de ça qu'il s'agit dans ce livre, comme dans une psychanalyse. Luis le dit clairement : il y a bien quelque chose à quoi une analyse ne supplée pas et qu'elle ne modifie pas, c'est le style du sujet, sa marque particulière, celle qui fait trace du réel que le sujet tient de son enfance et qui à la fin d'une analyse se retrouve. La question est de savoir si une analyse ne consiste que dans le fait de faire apparaître cette marque ou si elle introduit à la fin une dimension inédite qui en révèle, au-delà du particulier, la singularité absolue, ce qui pose la question de l'identité de fin, que Luis Izcovich articule à la notion de différence absolue, comme marque spécifique du désir de l'analyste.

Mais qu'est-ce donc qu'une marque ? Cette notion convoque des catégories aussi différentes et opposées que celles du symbolique et du réel, du signifiant et de la lettre, de l'écrit et du dire. Dès le début, Freud pense l'appareil psychique avec la notion de trace, de trace mnésique, *die Errinnerungsspur*. Mais attention, entre la trace, *die Spur*, et la marque comme signe de reconnaissance, *das Kennzeichen*, il y a une différence, un écart que Lacan fait sentir dans son texte « Lituraterre ». La marque chez l'être humain, la marque qui est au commencement de tout tétrume un, comme le phonétise Lacan, c'est cette marque de l'un de la pure différence que les premiers *Homo sapiens* inscrivaient sous formes d'encoches sur les os de mammifères, et cette marque-là, Lacan nous dit qu'elle précède la trace que laisse le pas de l'animal. La marque de l'un différentiel c'est la marque du réel par laquelle émerge le sujet. La barre du sujet divisé est la marque de ce réel. Lacan évoque l'exploit de la calligraphie japonaise sur le kakémono, par où se montre que ce dont il est question dans le trait de la marque c'est d'une « rature d'aucune trace qui soit d'avant » qu'il s'agit. Luis Izcocich l'explique fort bien : c'est uniquement par la lettre comme creusant un vide que les semblants sont troués. Ce qui s'écrit dans l'inconscient creuse du vide. La lettre est ce ravinement. La jouissance, ce qui se jouit dans le réel de l'inconscient, est ravinement de ce qui y a plu du signifiant.

La question de ce livre est de savoir quelles sont les marques d'une psychanalyse, c'est-à-dire d'un sujet qui a fait une analyse comme aussi du psychanalyste qu'elle produit, et de ce qui en fait preuve. La première partie du livre est consacrée à la marque du temps, qu'elle concerne la durée, longue, de l'analyse ou la durée, courte et hors standard, de la séance. Car la parole analysante ne prend pas ses marques de la même façon selon le temps qu'elle présuppose lui être imparti. C'est un problème que Lacan a théorisé dès 1953, comme le souligne Luis. Mais la différence entre la pratique freudienne type des séances de 50 ou 45 minutes chrono, avec l'analyste qui à la fin de la séance dit à l'analysant ce qu'il a pensé des processus psychiques de l'analysant, et la pratique de la cure lacanienne n'est pas dans la réduction de ce standard à la peau de chagrin de 20, 15, 10 ou 5 minutes, selon ce que certains appellent pratique des séances à durée variable. Elle est dans la façon dont l'analyste lève la séance, suspens ou coupe la parole, et dans la façon dont cette suspension, scansion ou coupure fait ou non interprétation, a

ou non un effet d'interprétation qui aille contre l'aliénation transférentielle. Là est la marque de l'analyste dit lacanien. Loin de vouloir se faire, comme certains antilacaniens ont pu le reprocher à Lacan, le maître du temps, l'analyste a à se faire le fleuve du temps que se disait être Borges, pour qui c'est la poésie qui, « Héraclite inconstant », fait le temps. Luis Izcovich a écrit de très belles pages sur ce rapport entre Borges et Lacan dans leur façon de se faire la mesure du temps, c'est-à-dire la mesure du réel. Marque du temps, marque de l'interprétation et marque du désir de l'analyste sont ainsi liées, nouées.

Un mot encore des quatrième et cinquième parties du livre de Luis, qui sont consacrées à l'efficace de la marque et à la marque du désir de l'analyste. Entre le commencement d'une analyse et sa fin il y a ce qui sépare deux réels, le réel de la marque traumatique déterminée à l'entrée par la fixation de jouissance du symptôme et le réel à la sortie de la marque produite par la fixation à la lettre du symptôme et qui correspond au « plus d'être » qui produit l'identification au symptôme. La cure lacanienne vise à opérer sur cette fixation de jouissance et la modalité particulière du jouir de l'inconscient. C'est pourquoi l'opération analytique ne consiste pas à interpréter le refoulé mais, nous dit Luis Izcovich, à « modifier le programme de jouissance du sujet ». Rien moins ! Mais, comme le souligne fort bien Luis Izcovich, le ressort de l'efficacité de la psychanalyse – et ce terme est associé par Luis Izcovich à l'usage qu'en font François Jullien mais aussi Carl von Clausewicz – se trouve dans un traitement spécifique de la faille de l'être, lequel est la condition d'émergence d'un dire. Cette efficacité-là nécessite du temps et c'est pourquoi les analyses sont longues, car il faut le temps pour se faire à l'être et au changement de la position subjective que cela implique. Cela implique aussi une autre façon de concevoir l'interprétation comme ne visant pas le déchiffrage et encore moins le commentaire explicatif, mais visant, grâce à l'équivoque et à la coupure, à faire « trace qui écrive chez un sujet ce que les autres discours n'ont pas réussi à écrire ». Car loin d'être une explication de texte l'interprétation est une modification du texte, du textile qui fait étoffe au symptôme en tant que son fil se tisse, se maille, se tresse, se noue avec le réel de la jouissance.

À cet égard, le livre de Luis Izcovich a l'efficace d'une interprétation authentique. Le lire c'est faire l'expérience, par-delà ce qu'il nous aide à comprendre grâce à la très grande clarté et perspicacité de son travail d'élucidation, de ce que cette lecture modifie dans notre façon de penser la psychanalyse, de ce que Luis Izcovich y ait fait passer au dire ce qui à l'insu du sujet s'écrit dans l'analyse et qui porte la marque du désir de l'analyste et de la cause qui lui est propre. C'est pourquoi je veux ici lui exprimer ma profonde gratitude.

Michel Bousseyroux

Présentation de l'ouvrage
« Les marques d'une psychanalyse »
de Luis Izcovich

Par Christophe Charles

Marseille, librairie *L'odeur du temps*
Vendredi 28 octobre 2016

Le livre de Luis Izcovich commence par un « ça, c'est quelqu'un »
A l'indétermination du « ça » et du « quelque /un » s'oppose dans l'affirmation : « ça, c'est quelqu'un ! » la reconnaissance, à partir d'un trait de caractère, d'un style qui ne fait aucun doute, qui est l'indice de la modalité singulière de jouissance de ce quelqu'un.

Le livre de Luis Izcovich parle de la question des marques d'une psychanalyse, et particulièrement, c'est me semble t il la visée de ce livre, celle de la fin d'analyse pour un sujet.
Entre le commencement d'une cure, et la fin d'une cure, qu'est ce qui est modifié ? Peut-il y avoir trace d'une marque qui modifierait le programme de jouissance du sujet ?
Luis Izcovich s'engage et répond « oui ».

Ce livre est constitué de 5 chapitres, chacun consacré à une marque particulière : celle du temps, celle du symptôme, celle de la séparation, la question de la marque efficace et la marque du désir de l'analyste.
La question qui parcourt ce livre est de savoir s'il est possible d'obtenir d'une analyse une marque inédite, que <u>seule</u> l'analyse permettrait d'obtenir.
Cela va loin !
C'est en quelque sorte la question de la preuve, de l'efficace d'une analyse.
Ce qui permet de répondre aussi aux autres questions souvent posées concernant l'analyse : peut-elle guérir ? Change-t-elle la vie du sujet ? Quels en sont ses effets et comment ça marche ?

Il y a d'abord la marque première, primordiale, celle de l'entrée dans le monde du langage, qui humanise l'être humain.
La marque qui fait une première encoche, marquée par le signifiant qui vient de l'Autre avec une entame de réel : première trace de jouissance perdue.
La trace vient après la marque comme nous le précise bien Luis Izcovich.

Luis Izcovich a le souci de revenir d'abord sur la marque du temps :

Contrairement à la chanson de Brassens « le temps n'y fait rien à l'affaire, quand on est con, on est con », ici, il faut du temps dans une cure, pour « s'extraire de la glu » selon la jolie expression citée par Luis Izcovich de Cynthia Fleury.

Il faut du temps : celui qu'il faut pour commencer une analyse, pour croire à l'inconscient, et celui du temps nécessaire pour comprendre avant d'en arriver au moment de conclure.
Pourtant, l'inconscient lui, ne connaît pas le temps, et s'il faut se borner au simple déchiffrage de l'inconscient, c'est alors une entreprise interminable.
Ce livre prend le temps, celui de déplier précisément l'évolution au cours du temps de la théorie freudienne, notamment les notions concernant l'inconscient et le symptôme, à mettre en articulation avec les premiers séminaires de Lacan jusqu'à la fin des années 1960, pour ensuite s'intéresser aux avancées lacaniennes, des nœuds borroméens et sur la question de la lettre, de la fin de son enseignement.

Si l'inconscient Freudien et Lacanien des années 1960, est à déchiffrer, car on peut le lire, comme discours de l'Autre, il y a, par contre une autre position, éthique, qui consiste à s'orienter à partir de l'inconscient réel et de prouver l'inconscient de la fin de l'enseignement de Lacan, comme « ce qui s'écrit » de la lettre, qui n'est plus à déchiffrer, mais à repérer comme marque inédite.

Cette marque inédite, fait identité de « soi à soi », et nomme sans en passer par la fonction phallique du Nom du Père.
Se pose alors la question des solutions synthomatiques de fin de cure, pour chaque sujet, qu'il soit névrosé ou psychotique.

Luis Izcovich évoque, l'épineuse question du temps de la séance, notamment celui de la séance courte souvent décriée, le temps est alors articulé avec le désir de l'analyste.
Il s'agira dans le dispositif analytique de se situer « là où le réel touche au réel ».
Le réel qui touche au réel… comment le concevoir ? L'interprétation ne se limite au fait que le symbolique puisse cerner le réel du sujet (ce qui est déjà pas si mal) mais « considérer la manière dont, dans la pratique analytique le couple analysant-analyste est pris par le réel.
Il y a là, au delà de la coupure qui fait émerger un réel, qui ne se limite pas à révéler le refoulé, une autre dimension, celle d'une possibilité que le réel de l 'analysant soit susceptible d'être modifié sans passer par le symbolique. C'est un point sur lequel Luis Izcovich revient souvent, pour bien « marquer » son propos.
La marque « lacanienne » de l'analyste se situe à ce point précis, où peuvent se trouvées nouées ensemble, la marque du temps de la séance, avec la marque de l'interprétation, et la marque du désir de l'analyste.

Il y a un article tout à fait intéressant sur la question de la hâte de l'analysant, et des différentes modalités de sortie : Luis Izcovich distingue d'abord, la sortie par précipitation, ainsi que celle de l'anticipation résolutive, toutes deux négligeant les coordonnées symboliques, et court-circuitant le temps pour comprendre.
Luis Izcovich développe ensuite, la question de la hâte… dite lente : cette hâte dite lente s'articule avec *l'objet a,* qui est à la fois cause de désir et d'angoisse. C'est la hâte propre à chaque sujet, qui n'est pas sans rapport avec sa marque de sujet désirant, ce n'est pas l'urgence (celle qui a parfois présidé a l 'entrée en analyse) , c'est une hâte liée à ce qui cause son désir, où l'analysant se fait à son être, il « se fait » au sens qu'il se le

fabrique , il y met de la substance, pour opérer son changement d'être, et Luis Izcovich indique bien qu'il y a là « incidence du réel sur le réel du sujet » là où le réel touche au réel, et cela introduit un nouveau réel dans l'être du sujet.

Une autre partie du livre est consacrée à la marque du symptôme :

Il est tout à fait intéressant de lire comment Luis Izcovich parle du symptôme nécessaire, comme conséquence de la rencontre avec le réel, solution pour le sujet pour traiter l'énigme du désir de l'Autre dans sa rencontre avec une jouissance traumatique, étrangère, hors sens .
On prendra la mesure de combien cette conception du symptôme comme réponse à l'irruption de jouissance et indice d'un savoir inconscient, est à des années lumières de toute tentative de rééducation orthopédique des psychothérapies de tout poil qui vise à le faire taire.
La marque du symptôme est là, non pas à effacer mais bien plutôt à révéler, indice d'une jouissance inédite dans le corps.
Luis Izcovich revient, page 137, sur ce qui au fond est à mon avis, la trame de son livre : « la question… est d'inclure à l'horizon d'une analyse, l'idée d'une interprétation qui fasse trace, qui écrit chez un sujet, ce que les autres discours n'ont pas réussi à écrire »

Vient ensuite un chapitre consacré à la marque de séparation :

Se posent alors, les questions qui concernent l'identité du sujet et son rapport avec le Autre et ses semblables. Se pose aussi la question du diagnostic différentiel et des sujets sans marque.
On lira avec beaucoup d'intérêt un article, page 165, d'une dizaine de pages , intitulé « identité et séparation » qui reprend de façon très didactique et logique le parcours d'un analysant, la question de son rapport d'aliénation aux signifiants de l'Autre, la question du fantasme, et la visée de la cure analytique qui est d'obtenir la « différence absolue », de se faire à son être de symptôme.

Luis Izcovich parle d'une auto nomination du sujet, et de l'apparition d'une « nouvelle marque, d'un éprouvé bien précis, celui d'une satisfaction qui survient après avoir cerné l'impossible ».

Les deux derniers chapitres traitent de la question de la marque efficace et de la marque du désir de l'analyste :

Je m'attarderai un instant sur le signifiant « efficace »
Il me semble que c'est une des préoccupations principales de Luis Izcovich dans ce livre.
C'est la question de l'efficace de la cure, et aussi des conséquences et des conclusions que l'on peut (ou non) tirées d'une cure menée à son terme.
La question que développe Luis Izcovich, page 286, est celle de l'enjeu d'une psychanalyse qui doit être posée, en termes d'une opération sur la Jouissance.
L'analysant doit pouvoir accéder à un savoir faire nouveau avec son symptôme, qui n'était pas d'avant l'analyse, et qui n'aurait pas pu se produire sans l'analyse.
Ainsi l'opération analytique vise-t-elle, non pas le sens à déchiffrer, mais à « modifier le programme de jouissance » ! Il s'agit d'opérer, au sens quasi chirurgical, sur la fixation de jouissance et les modalités de jouir de l'inconscient.
Luis Izcovich avance que l'analyse porte les marques du sujet, mais aussi que l'après analyse porte les marques de ce qu'a été l'analyse pour le sujet.
Cela lui permet d'avancer l'idée que les marques de l'interprétation, les effets du dire, marquent le réel du sujet et ont prise sur le réel.

Cet efficace de la marque, il me semble qu'on peut l'articuler avec l'efficace du désir de l'analyste qui vise à obtenir la « différence absolue », qui n'est plus du côté du comptage des signes distinctifs d'un sujet à l'autre, mais de la nécessite à discerner, dans le réel, la

pure différence (de jouissance) qui est du côté de la lettre, de la marque.

Luis Izcovich termine son livre en indiquant que la singularité était là dés le départ, mais qu'il a été nécessaire, pour le sujet d'une prise de décision éthique : la question est de savoir quel usage le sujet en fait.
Là où il y avait seulement la marque d'une jouissance symptomatique, comme événement du corps, il a fallu du temps et des marques interprétatives pour que le sujet acquière un savoir faire inédit avec la différence absolue qu'il est.

Christophe Charles

Présentation du livre de Luis IZCOVICH
« Les marques d'une psychanalyse »

par Patrice PAJOT
le 28 octobre 2016 à la librairie « L'Odeur du Temps », Marseille.

Il s'agit d'un livre singulier qui porte notamment sur un thème peu traité, la notion de marque, peu abordée en tant que telle, mais pourtant prégnante pour la cure analytique.

La marque est essentiellement la preuve de l'efficacité de la cure analytique lacanienne. Les différentes marques passées par l'analysant, jalonnent son parcours, y sont décrites et leur repérage précisé, et ce dans la perspective de la mise en lumière de la marque spécifique de l'analyste (à savoir la différence absolue, fondatrice de singularité) qui permettra à l'analysant de devenir analyste à son tour.

À retenir les marques suivantes les plus significatives de l'efficacité de la cure :

- marque du temps,
- marque du symptôme,
- marque de séparation,
- marque efficace,
- marque du désir de l'analyste.

À ce propos, le désir de l'analyste y est donc prégnant, pour faire jaillir le *sinthome* de l'analysant qui exprimera alors son propre désir de devenir analyste. La question du désir de l'analyste est donc un élément clé chez Lacan, qui considère que c'est bien de ce désir « inédit là » que l'analyste doit la marque porter, comme s'exprime Lacan en 1973, et dont le procédé de la passe doit livrer les arcanes. Se pose alors question de savoir quelle est la différence entre symptôme et *sinthome*. Aussi l'identification au symptôme par l'analysant en fin d'analyse est un *savoir y faire avec son symptôme*, cette dernière doctrine de Lacan sur la fin de l'analyse prend également en compte « le savoir y faire » et le « s'y reconnaitre ».

La psychanalyse est avant tout une « expérience de savoir ». Recueillir ce savoir et le transmettre sont les fondements mêmes de l'expérience de la passe. C'est aussi l'expérience et l'enjeu de l'Ecole. Par le respect de ce processus, par le positionnement en *grand Autre* de l'analyste (à la différence de la cure pratiquée par Winnicott ou Ferencsy par exemple), par le jaillissement du *sinthome*, par le procédé de la passe, la cure lacanienne fonde le devenir de la psychanalyse, son avenir, sa sauvegarde.

Dr Patrice PAJOT

Présentation du livre

Les marques d'une psychanalyse

de Luis Izcovich

Par Catherine Talabard

Clermont-Ferrand, librairie Les Volcans

Samedi 5 novembre 2016

Les marques d'une psychanalyse, c'est par le titre de votre livre qui à la deuxième lecture m'apparait toujours comme une montagne, que je vous ai suivi pas à pas, un peu comme sur un chemin de randonnée dans notre joli Parc naturel des volcans d'Auvergne.

Vous le savez nous sommes à la librairie « Les volcans » alors je me suis laissée réveillée, la psychanalyse à contrario du Puy de Dôme n'est pas endormie, je partage votre optimisme sur ce point également, votre livre en est une preuve vivante et je tiens à vous remercier chaleureusement et à vous rendre hommage.

On a coutume de dire que Les auvergnats sont un peu radins, c'est discutable comme toute identification, néanmoins avec « Les marques d'une psychanalyse » et bien on en a pour son argent !

D'abord pour la richesse clinique et théorique et par voie de conséquence pour l'humanisme qui s'en dégage. Transmettre la psychanalyse est une tâche complexe, en ce sens qu'il s'agit de ne pas rester abscons tout en ne tombant dans la caricature.

Alors comment témoigner de ce réveil ?

Un premier balisage se lit dans le pluriel, les marques et non la marque, qui indique le trajet d'une cure, de préférence long , ce qui ne colle pas avec la hâte ,l'urgence et l'immédiateté de notre époque, la marque d'entrée en analyse ne serait donc pas celle qui serait produite à l'issue d'une cure.

A quoi repère-t-on les marques et qui peut les repérer ?

« Il s'agit de montrer, d'une part la marque du sujet, celle qui l'inclut dans une structure, qui signe donc une appartenance, et de décider ensuite si une analyse consiste juste dans le fait de faire apparaitre cette marque ou si l'analyse introduit une marque inédite[1]. »

Cette marque, vous la situez pour une part dans le trauma, trauma qui est lié au langage et non aux évènements plus ou moins malheureux de la vie, ce qui distingue la psychanalyse de la victimologie à la mode dans le secteur médico-social !

---

[1] IZCOVICH L., *Les marques d'une psychanalyse*, liminaire XIII, collection nouage dirigée par Albert Nguyên, Paris, Éditions Stilus, 2015.

La marque tient à un effet du langage sur le corps, en effet tout sujet reçoit le langage, c'est différent de penser qu'un enfant apprend à parler, tout sujet est un effet du langage, langage qui donne à chacun un corps et qui le marque d'une façon singulière.

Le trauma en psychanalyse est lié à ce qui du langage a fait effraction, intrusion ou immixtion. C'est un point important qui est lisible tout au long de votre livre et qui témoigne que tout n'est pas langage justement. Comme Lacan le disait dans son séminaire de 1968/69 « la psychanalyse est un discours sans parole », il y a un point qui résiste à l'ordre symbolique.

« C'est le paradoxe du trauma ; quelque chose qui ne s'est pas inscrit – c'est ce qui crée les conditions du trauma -et en même temps, celui-ci est une marque mais qui ne s'inscrit pas une fois pour toute. La marque du trauma ne cesse pas de s'écrire, c'est ce qui fonde la répétition[2]. »

Il existe donc une marque traumatique qui est en lien avec les scènes infantiles de jouissance, soit une marque infantile de jouissance laquelle rend un sujet singulier et qui est en lien avec le désir de l'Autre. Vous soulignez d'ailleurs la thèse de Ferenczi et de beaucoup d'autres par la suite qui ont cru que les marques traumatiques infantiles étaient effaçables. La position de la psychanalyse est éthique vis-à-vis du trauma et se situe à contrario de la modernité qui en évaluant ce qui ne marche pas réduit le sujet enfant ou adulte à un déficit bien objectivé ce qui a des conséquences pour la subjectivité et/ou l'humanité !

Au point où nous en sommes de notre randonnée j'ai pris le risque de m'orienter avec la catégorie de jouissance chez Lacan qui est articulée au registre de Réel qui lui-même se distingue du Symbolique et de l'Imaginaire. Pourquoi après tout on ne l'effacerait pas cette trace ?

La marque est liée tant à ce qui du langage s'est inscrit qu'à ce qui ne s'est pas inscrit !

Dans radiophonie Lacan le dit comme ça « ce qu'il faut du temps pour faire trace de ce qui a défailli à s'avérer d'abord[3]. »

Cela reprend le tout n'est pas langage justement car le signifiant véhicule de la jouissance, il a des effets de jouissance, celle-ci n'a rien à voir avec le plaisir, elle est plutôt ce à quoi le désir fait limite, désir et jouissance ne sont donc pas opposés.

Il y a une intrusion du signifiant dans le corps et en conséquence une marque indélébile de jouissance. Un mot, un signifiant, résonne pour un sujet d'une façon particulière. En effet tout sujet rencontre le désir de l'Autre et une énigme au niveau de ce désir « que me veut-il ? » et il fait une expérience de jouissance dans son corps qu'il vit comme étant étrangère à son corps. Le trauma implique une double dimension ; l'effraction de jouissance et l'énigme que cela introduit pour le sujet.

Je trouve que votre livre est précieux de ce point de vue, ce qui ne s'est pas inscrit s'attrape dans l'écriture du symptôme et de la lettre.

Il existe également des sujets sans marques, c'est-à-dire des sujets pour lesquels le désir n'a pas laissé sa marque traumatique, vous déclinez trois occurrences cliniques, dans le chapitre « clinique des limites »

Les psychoses infantiles sans que l'on puisse repérer le déclenchement, catégorie nosographique qui disparait de la classification psychiatrique française, elles prennent la forme d'un sujet qui est dans le

---

[2] *Op. cit*. p. 20

[3] LACAN J., *Radiophonie*, dans *Autres Ecrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 428.

langage et qui n'a pas pu accéder à une subjectivation, vous situez le sujet débile qui oscille entre deux discours puisque l'absence de marque traumatique ne lui permet pas de s'orienter dans une position et enfin des sujets pour lesquelles l'angoisse n'existe pas car le désir de l'Autre n'a pas de prise sur eux, ils n'ont pas la marque du désir de l'Autre.

C'est dire donc que la marque traumatique permet à un sujet de s'orienter dans la vie plus encore s'il fait une analyse lacanienne, je m'explique !

La cure de s'orienter à partir de ce point qui échappe au registre symbolique ne vise pas une éradication de ce qui dysfonctionne mais plutôt borde- t-elle ce point tout en le tenant éveillé, l'acte analytique vise une extraction du sujet de ses propres marques infantiles de jouissance, en lieu et place de la coupure que permet la marque traumatique par rapport au désir de l'Autre.

En ce sens et c'est l'espoir d'une cure lacanienne qui est donc de faire apparaitre une marque inédite à partir de laquelle un sujet pourra s'orienter dans sa vie. C'est aussi la promesse d'un lien à l'autre nouveau, que cet autre soit le partenaire, le semblable, ce lien nous concerne également dans notre Ecole de psychanalyse.

Présentation du livre
Les marques d'une psychanalyse
de Luis Izcovich

Par Wanda Dabrowski

Clermont-Ferrand, librairie Les Volcans
Samedi 5 novembre 2016

Cet ouvrage de Luis Izcovich est porté par un souffle qui confère à l'expérience analytique toute son originalité, mais aussi qui la rend particulièrement vivante.
Evoquer le souffle, c'est, comme nous y invite François Cheng auquel Luis Izcovich se réfère, donner toute sa portée au vide si présent dans la peinture chinoise dite « littéraire » où y sont associés des poèmes, et aussi dans la calligraphie.
C'est de ce vide médian qui procède du vide originel que se régulent les différents souffles vitaux.
Le vide n'est pas inexistence, mais plutôt substance, porteur d'une fonction essentielle en tant qu'élément agissant. En témoigne dans l'art calligraphique le trait unique du pinceau qui implique le vide et plus précisément qui « vise à cerner le vide » soit, ce qui chez l'homme est indicible, exerçant ainsi une force irrésistible.
L'intérêt qui s'en dégage est que la peinture ne se réduit pas à un simple moyen d'expression, elle traduit une manière d'être. La lettre calligraphique « fait trou dans la peinture » car elle est à la place du trou chez le peintre.
Cette résonance avec l'opération de l'analyste se situe pour Lacan dans la production de la « rature définitive » que réussit la calligraphie.
Luis Izcovich démontre que c'est par la lettre qui se fabrique du langage que les semblants peuvent être troués par le creusement du vide qu'elle opère. Ce qui s'écrit dans l'inconscient creuse du vide, la lettre est ce « ravinement ».
Ce dont il est question dans le trait de la marque, c'est d'une « rature d'aucune trace qui soit d'avant ».

Une des questions centrale du livre de Luis Izcovich est de savoir quelles sont les marques que laisse une psychanalyse, ce qui implique de considérer que la psychanalyse ne se réduit pas à une pratique de lecture, elle est aussi une pratique d'écriture. En effet, l'orientation par le réel donnée par Lacan oblige à soutenir que ce qui est illisible a une portée essentielle.

La marque en tant qu'écriture dans l'inconscient exige, nous précise Luis Izcovich, qu'on distingue ce qui peut s'écrire dans l'inconscient avant et après une analyse. Cela emporte des conséquences sur ce que parler veut dire dans l'expérience de la cure dont la règle dans le dispositif est l'association libre.
Un indicible hors sens qui constitue l'essence, le cœur du sujet et qui le fait vibrer, objecte à la capture par la parole indiquant par là même une jouissance qui résiste au signifiant. Le sens et le réel se trouvent dans un rapport d'exclusion faisant du réel le nom du hors sens.

Se dégage ainsi une question cruciale : si l'opération analytique vise l'au-delà du sens, comment une pratique de parole qui n'exclut pas la dimension du sens en visant l'émergence de la vérité, peut-elle affecter aussi ce qui fait le noyau de l'être ?
La visée de la cure ne se limite pas à la question de comment accéder au réel par le symbolique mais bien plutôt comment accéder au réel à partir du réel.
C'est cet abord crucial, « là où le réel touche au réel » que Luis Izcovich soutient et déplie tout au long de son livre, car il fonde l'originalité et la spécificité de l'expérience analytique.

C'est ainsi qu'il donne tout son empan au symptôme qui a constitué la boussole clinique de Lacan durant tout son enseignement, donnant lieu à des remaniements théoriques. C'est une orientation par le symptôme que Lacan soutient pour la psychanalyse, une orientation par le réel du symptôme.
Ce que l'expérience démontre c'est que le symptôme peut se déchiffrer mais son noyau de jouissance irréductible ne se laisse pas capter par le dispositif analytique, ce qui constitue un réel comme ex-sistence, hors de la portée du symbolique. Il y a une jouissance opaque qui ne se transforme pas en désir. Le symptôme, objecteur, trouve sa condition dans sa résistance au sens alors que c'est pourtant bien le sens qui est demandé dans la cure, et il tient sa consistance d'un excès de sens : tel est le paradoxe qui le constitue.
Il ne s'agit pas de nourrir le symptôme avec plus de sens en lui donnant « continuité de subsistance » mais bien plutôt d'affecter la jouissance de manière à ce qu'il devienne ce que Luis Izcovich propose de désigner comme une « discontinuité de substance », discontinuité parce que justement le réel ex-siste, c'est-à-dire pas en continuité avec le symbolique et l'imaginaire.
Il ne s'agit pas de produire du sens mais de revenir au trauma.
Luis Izcovich développe en extrayant les conséquences de cette thèse de Lacan, à savoir que « le trauma s'implique dans le symptôme », ce qui

interroge la question du joint entre le symptôme et le trauma, soit ce qui fait la marque du sujet.
Le trauma est un événement de corps, une inscription dans le corps qui sépare la jouissance du sujet de la jouissance de l'Autre, le sujet se constituant alors comme divisé. Une expérience de jouissance s'articule à une question concernant le désir de l'Autre.
Ce qui est fondateur du sujet ce n'est pas un signifiant mais un signifiant spécial qui ne représente pas le sujet pour un autre signifiant. Il s'agit du trait Unaire que Lacan prélève chez Freud et c'est ce trait qui constitue la marque traumatique.

Le symptôme constitue la réponse que l'inconscient articule face à l'émergence, l'irruption d'une jouissance. Pour le dire autrement, le trauma se constitue du fait de la rencontre sexuelle infantile avec ce qui du corps fait signe d'une jouissance ignorée. Il y a une impossible conjonction entre « le programme du sujet et une jouissance non programmée », je cite là Luis Izcovich qui donne toute sa portée au fait que le symptôme comme fonction va couvrir ce trauma avec une inscription à la place de cette impossible conjonction. Ce qui fonde ainsi la structure du sujet c'est le symptôme comme cicatrice du trauma.

Il est important de souligner le paradoxe du trauma : quelque chose n'est pas inscrit qui en constitue la condition et en même temps le trauma est une marque, mais qui ne s'inscrit pas une fois pour toutes.
Ce trait, la marque traumatique du sujet, se trouve être à l'origine de la répétition. Répétition qui se soutient aussi d'un paradoxe, puisque dans l'expérience analytique, la répétition, pour Lacan introduit du nouveau dans sa dimension fondatrice, à savoir la marque qui la conditionne.
Ce nouveau engendré par la répétition concerne donc l'inscription d'une marque qui détermine une perte de jouissance renouvelée à chaque tour et cette perte affecte le sujet.
Luis Izcovich ne manque pas de souligner la nouveauté de cette perspective chez Lacan dans la mesure où « cela instaure une singularité » et il propose de soutenir qu'à chaque répétition il y a un effet sujet.
Ce signifiant premier qui s'incarne dans le corps ne s'oppose pas à la jouissance mais la détermine, ce qui a amené Lacan à poser la répétition comme conditionnée par le retour d'une jouissance qui ne cherche pas à être déchiffrée.
L'expérience analytique n'est pas pure répétition. En effet, il ne s'agit pas de s'accommoder de la répétition, de se résigner mais de radicaliser cette béance que constitue le trauma, entre le corps et la jouissance, avec l'horizon d'un « savoir y faire » avec la marque première : telle est une des

thèses majeures que Luis Izcovich soutient. Thèse majeure car cela suppose une modification du programme de jouissance propre au sujet qui a à se soutenir d'une position éthique.
Cet Un d'identité produit par la marque traumatique qui est visé dans la psychanalyse emporte des conséquences décisives. En effet, l'inconscient est susceptible de changer avec l'analyse car ce n'est pas pareil d'envisager l'inconscient comme ce qui est à révéler, ce serait lire l'inconscient, que ce qui est produit, à savoir, ce qui s'écrit dans l'inconscient qui prend en compte les effets de l'analyse, effets autres que le déchiffrage. L'inconscient comme écrit n'est pas à déchiffrer mais à réduire à son expression minimale.
Le devenir du symptôme est sa réduction jusqu'au point où il devient équivalent au réel. Il reste du symptôme sa marque irréductible qui a valeur de nom pour le sujet.
Luis Izcovich dégage alors la cohérence qu'il y a à poser l'équivalence entre la lettre et le symptôme au terme d'une analyse, en tenant compte que pour Lacan, à la fin de son enseignement, il n'y a pas d'autre définition de l'inconscient qu'en tant que c'est du réel. C'est ce qui ne cesse pas de s'écrire dans le symptôme qui relève de la lettre.
La lettre, en tant qu'elle localise la jouissance, et dont la fonction est de séparer jouissance et savoir, non-sens et sens, dessine les bords du trou dans le savoir.
Je cite Luis Izcovich : « C'est par la lettre du symptôme qu'un sujet peut trouver la fixité d'une position dans l'être qui puisse l'extraire de la métonymie du manque à être »
Il s'agit d'une nomination à la fin de l'expérience qui noue du savoir produit dans l'analyse à la jouissance comme reste irréductible du symptôme.
Ce serait le vrai nom propre du sujet, identité de séparation, qui ne va pas sans une certaine satisfaction.

Wanda Dabrowski

Présentation du livre
Les marques d'une psychanalyse
de Luis Izcovich

Par Dany Lots

Clermont-Ferrand, librairie Les Volcans
Samedi 5 novembre 2016

À partir du texte de Lacan « Jeunesse de Gide » vous abordez la question des incidences du désir de l'Autre dans la position du sujet dans l'existence. Ce sont, pour un sujet, les marques du désir de l'Autre qui vont, au plan de l'inconscient, déterminer ce qui va constituer son programme.

Dans le cas d'André Gide, l'absence de désir chez sa mère va se traduire par une marque indélébile liée à la question de la mort. L'effacement chez la mère dans son rapport à l'homme de tout désir, a constitué chez l'écrivain la marque d'un désir mort qui sera déterminant dans son rapport à l'Autre sexe - notamment en la personne de Madeleine - mais aussi dans son rapport à Dieu où il trouvera une compensation à ne pas avoir été un enfant désiré.

Vous effectuez une distinction importante entre les marques du désir de l'Autre forgées par le langage mais aussi par les expériences de corps de l'enfance et les marques de jouissance liées à la contingence des rencontres.

Le sujet porte une double marque liée au désir de l'Autre :
- celle du désir particulier de la mère au travers des soins corporels
- celle du père en tant qu'il incarne la Loi dans le désir

Cette marque du désir de l'Autre se distingue des paroles entendues ou des scènes vues évoquées par Freud, elle n'est pas non plus une trace. A partir de l'enseignement de Lacan vous soutenez que cette marque est une écriture dans l'inconscient - une marque du réel.

J'ai trouvé particulièrement intéressant dans votre argumentation que vous repreniez chez Lacan ce terme de *lambeau* ainsi que ce détour que vous faîtes par la littérature avec cet admirable livre de Charles Juliet intitulé justement « *Lambeaux »* dont je recommande chaleureusement la lecture. Pour vous ce terme de lambeau prend toute sa valeur de se situer à l'entrecroisement de la tâche de l'analyste et du travail de l'écrivain. Vous l'extrayez d'un article de Lacan datant de 1957, « *La psychanalyse et son enseignement ».* Au-delà de l'appropriation des signifiants de l'Autre, cette seconde naissance que constitue l'accès au langage, chacun de nous s'attache à un lambeau de discours dont, faute d'avoir pu le proférer, nous nous en faisons selon Lacan « *l'alphabet vivant ».*

Vous relevez que Lacan fait équivaloir ce lambeau de discours au désir indestructible chez Freud. Cette indestructibilité assurant sa transmission dans la lignée filiale. Ceci touche à des questions fondamentales : qu'est-ce qui nous anime ? Peut-on échapper à son destin ?

Pour Lacan, ce lambeau de discours a le statut de signifiant absolu et vous le considérez comme « *un écrit qui résiste à toute dialectique médiatisée par la parole »,* un signifiant dans le réel qui, selon vous, et je me permets d'insister sur ce point « *fonde l'essence même de l'être ».* Signifiant hors discours dont vous affirmez qu'il vient en place de cause préfigurant ainsi l'objet a et ce que par la suite Lacan désignera comme *lalangue.* Le lambeau de discours relève de l'indicible, ce qui est perdu à jamais et qu'aucune parole ne pourra capter.
La mise en correspondance de ce lambeau de discours avec la fin du texte sur le stade du miroir, vous permet d'évoquer « *ce véritable voyage »* dont parle Lacan et qui touche à ce point de départ - et non pas point d'arrivée - où est censée nous conduire une analyse. Vous faîtes de ce lambeau le point limite où ne reste que le chiffre de notre destinée mortelle, non pas la révélation de la vérité mais point d'ancrage d'où l'acte créateur peut s'autoriser. L'auteur de *Lambeaux* n'a pu commencer le voyage de l'écriture qu'une fois parvenu à ce point où la parole trouve sa limite à dire « *le non-sens d'avoir à subir une vie qui se refuse, la désespérance de celui que ronge la nostalgie du pays natal et qui sait ne pas pouvoir le retrouver ».* Ce que l'on pourrait nommer l'écriturevoyage, en un seul mot, balisera sa route d'exilé, passant ainsi de l'errance à l'exil (je renvoie ici au chapitre de votre livre intitulé « *identité et séparation* » et à cette distinction pertinente que vous faîtes entre l'errance et l'exil). La nostalgie du pays natal à jamais perdu, *das Heimweh* cher à Freud, est un autre nom du non-rapport sexuel, elle constitue ce trou, ce vide, cet impossible à partir de quoi l'acte est rendu possible. Se faire exilé est-ce ce point de rencontre entre la cure analytique et l'écriture ?

Ce que l'on peut attendre d'une cure analytique est que le réel puisse passer à l'écrit sous quelque forme que peut prendre cette écriture.

Je me suis interrogé sur la raison du titre du livre de Charles Juliet : *Lambeaux.*
Certainement parce qu'il touche à un réel : l'étoffe d'une vie déchirée. En passer par un déchirement de son être, « *te désapproprier de toi-même »* écrit-il, a rendu possible l'acte d'écriture qui lui a permis d'approcher ce lambeau de discours, cet indicible qui lui appartient et qu'il a pu enfin s'approprier lorsqu'il écrit :

« Pardonne, ô mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la tombe. »

Ceci apparaît à la fin comme un dénouement, un point d'arrêt à la souffrance à partir duquel l'écriture chaotique de son livre, ce voyage commencé depuis longtemps, prend, selon lui, un sens nouveau. Cette phrase marque un changement, un avant et un après, qui dès lors lui permet de s'offrir à la rencontre. N'est-il pas question là de ce véritable voyage que vous évoquez, *« un savoir-faire autrement dans le lien à l'autre » ?*

Ce « *Pardonne, ô mère, à l'enfant qui t'a poussée dans la tombe »* n'aurait-il pas valeur de nomination du réel ? L'écriture est pour Charles Juliet sa destinée, il fait référence à cet impérieux besoin d'écrire qui l'a conduit à arrêter ses études de médecine pour devenir écrivain. Cela m'amène à vous interroger sur les points de convergence et de divergence entre la cure analytique et le travail d'écrivain.

Dany Lots

Présentation du livre
Les marques d'une psychanalyse
de Luis Izcovich

Par Jean-Louis Soyer

Clermont-Ferrand, librairie Les Volcans
Samedi 5 novembre 2016

La couverture du Livre de luis Izcovich nous interroge, les marques d'une psychanalyse serait elle de l'ordre de l'écrit comme dans la peinture chinoise ? C'est ce que vous allez développer notamment Dans le chapitre : la marque du symptôme, vous écrivez : « ce que la calligraphie chinoise démontre aussi bien que la lettre qui se fabrique du langage, c'est la fonction de la trace qui opère, elles dissolvent les formes et vont donc contre les semblants. »

La question se pose comment l'analyse fait trace, comment elle produit une marque qui fasse nœud, c'est-à-dire aussi bien un lien inédit à l'autre. Nous devons lire avec cette boussole qui oriente la parole à partir d' un réel , comme le souffle d' une corne de brume dans le silence maritime.

De quoi les symptômes les affects portent la trace si ce n'est d'une marque déjà là dans l'expérience de jouissance infantile qui opère écrivez vous la disjonction radicale du sujet d'avec l'Autre avec un grand A , cette dimension du sujet que Lacan qualifie de parlêtre , c'est ce sujet de l'inconscient dont le langage est la condition et c'est aussi la marque de jouissance dans le corps, par exemple celle d'un enfant qui n'a pas été investi libidinalement

Vous démontrer en quoi ce réel qui se dépose dans la cure doit être efficace, pour devenir ce partenaire d'une jouissance qui n'exerçait jusqu'à lors qu'un pouvoir délétère, partenaire en faisant éx-sister, être dedans tout en étant dehors, l'arme-ature du sujet , sa singularité.

Au fil de cette lecture nous découvrons le sens d'une pratique du sens subverti par le non sens, faute du sens inconscient qui ferait tenir ensemble le langage et la jouissance il reste le nouage qui montre comment imaginaire symbolique et réel sont noués comment l'acte analytique opère, quels sont ses effets dans ce champ sur la jouissance

Le langage fait trou dans le réel dit Lacan, les mots les affects collent à la peau, les mots du corps sont à cracher, cracher l'os du langage qui reste en travers de la gorge. Il y a la vous soulignez à faire exister un réel autrement que comme exclu du sens et c'est par cette fonction de trou dans le langage qu'il y a prise sur le réel, comment la conduite d'une cure ne peut être efficace avec la thèse classique du symbolique qui capterait le réel qui n'est pas une pure absence mais plutôt une présence vous citez Lacan qui parle de bout de réel, de stigmates du réel et vous consacrez un chapitre aux lambeaux de discours avec le livre de Charles Juliet « Lambeaux »

Ainsi le lapsus n'est pas celui qu'on déchiffre, il est calami, lettre qui touche au réel , sans Autre, sans sens, le faire émerger, « évider l'évidence » la cribler ,faire du lapsus index du réel une nouvelle évidence à partir de l'évidement de ce qui faisait bouchon du sens, cette quête du sens et de la vérité sans fin que l'on peut comparer à la glue du temps, c'est aussi ce symptôme qui rate et qui encombre

Il s'agit d'écrire une nouvelle page singulière, un écrit sur ce que le symptôme à raté, les marques d'une analyse étant dans sa finalité celle d'un désir singulier, inédit.

Il faut le temps, le temps qu'il faut, vous reprenez les remarques de Lacan sur la faux du temps qui fauche, lame du réel. Entrer en analyse c'est entrer dans le temps, sur Borges Lacan la poésie et le temps nous pouvons lire en quoi le poète « fait de la prose instrument » où l'effet de cristal linguistique touche à la faux du temps, « c'est la coupure qui marque et extrait le sujet de l'indétermination temporelle à laquelle l'inconscient le condamne » cet inconscient qui ne connait pas le temps. La poésie mesure du temps en attrapant ce qui fuit dans le temps comme le fleuve infini qui passe, le cristal poétique qui fait le temps comme l'analyste qui répond de l'inscription du temps pour un sujet en l'incarnant pour chaque analysant plutôt que de le penser précisez vous .

Nous voyons comment l'analyse nous introduit dans le temps de l'urgence qui n'est pas lié à l'imaginaire du temps de l'autre ce qui est le propre de l'homme pressé. Cet autre rapport au temps n'est plus conditionné par la « fixité traumatique que le fantasme maintient mais par la hâte » hâte qui relève d'une nécessité logique et non d'un penser le temps.

Ce temps est subordonné à la lettre de l'inconscient qui est l'inscription du désir lié à la jouissance, ce désir que Lacan qualifiait d'originaire dans son premier séminaire.

Ce livre témoigne de cette logique où comme l'écrit M Bousseyroux dans sa préface ce qui est à prouver c'est l'efficacité de la marque inédite que produit une analyse et SURTOUT la position éthique prise par le sujet à l'égard des effets analytiques de l'inconscient.

Jean-Louis Soyer

Interview de Luis Izcovich

Luis Izcovich, invité par Oedipe le Salon le 12 avril 2016 à propos de son livre *"Les marques d'une psychanalyse"*
Présentation de Francis Cohen et Delia Kohen

La vidéo est disponible sur le site Oedipe le Salon :
http://oedipelesalon.com/invite/l_izcovich_0416.html